Ce texte est le C*hapitre d'Introduction* d'un ouvrage remarquable écrit en 1927. Le lecteur en comprendra, non pas le sens prophétique, mais le sens logique, qui permet en définissant bien l'erreur dogmatique, d'en voir les conséquences sur les générations futures.

Aujourd'hui le Modernisme a gagné. L'église conciliaire est moderniste. Pour ne pas avoir combattu pour la Vérité, nos pères (clercs et laïcs) sont responsables de ce reniement, de cette apostasie. Si nous ne voulons pas renier notre foi, appliquons le principe essentiel rappelé dans ce texte : **NE COMPOSER EN RIEN AVEC L'ERREUR, et en particulier, aucune compromission avec cette église conciliaire qui n'est pas catholique mais moderniste.** L'Eglise est éclipsée, mais une éclipse n'est pas éternelle.

"*A la fin mon Cœur Immaculé triomphera*".

LE MODERNISME CONTRE LA TRADITION

Le modernisme est le grand fléau des temps présents, et, peut-être, de toutes les erreurs inventées par l'enfer, la plus pernicieuse, parce qu'elle a pénétré jusqu'au sein de l'Eglise. Dérivé du protestantisme et du Kantisme, le modernisme fait bon marché de la Tradition catholique et de l'Autorité de l'Eglise ; il prend toute liberté sur le terrain religieux, accepte, à la suite de Kant et de Spencer, la critique de la raison pure ; c'est l'homme élaborant ses croyances, se faisant à lui-même **sa révélation sans l'intervention de Dieu**.

«Les modernistes, imprégnés jusqu'aux mœlles d'un venin d'erreur puisé chez les adversaires de la foi catholique, amalgament le rationaliste et le catholique[1]». Cet amalgame, ils l'opèrent en distinguant entre eux deux personnalités, celle du croyant soumis à l'Eglise et celle du savant indépendant de l'Eglise. Rien, dès lors, ne saurait empêcher le savant de chercher à procurer l'évolution du dogme. Ainsi arrive-t-on au résultat constaté par Pie X : «Le premier pas est fait par le protestantisme, le second par le modernisme, le prochain précipitera dans l'athéisme[1]».

Telle est, en face de Luther, de la Révolution et du laïcisme athée, la position des modernistes : ils veulent **concilier** la religion catholique avec l'égocentrisme de Luther devenu l'immanence du modernisme ; placer le **moi humain** au premier plan de nos destinées ; faire de la conscience religieuse la règle universelle à laquelle tout doit s'assujettir, jusqu'à l'autorité suprême[1]» ; par conséquent, **rabaisser le christianisme**, et plier sa doctrine divine aux vues et aux faiblesses humaines, transformer les besoins, les tendances, les passions même de l'homme en règles théologiques supérieures même à l'autorité suprême. S'ils ne l'affirment pas explicitement, tout leur système aboutit logiquement à ce **résultat désastreux**. Nous sommes ici en face d'une méthode théologique dérivée du nationalisme, consistant essentiellement dans la **rupture avec toute tradition antérieure**, invitant **l'intelligence à s'établir dans l'indépendance**, pour prendre conscience de son existence propre, et, sur cette base du **moi pensant**, échafauder tout l'édifice de sa pensée.

Devant cette **REVOLTE INAVOUEE**, plus ou moins consciente, de l'esprit humain, il a fallu que le Vicaire de Jésus-Christ élevât la voix pour **courber toutes choses sous le règne du Christ**.

Déjà Pie IX, il y a plus de 50 ans, s'efforçait de prémunir l'Église de France contre l'infiltration de ces doctrines qui se résumaient alors dans le **libéralisme**, et qui nous ont conduit, peu à peu et insensiblement, à cette situation déplorable dans laquelle nous nous débattons aujourd'hui. Car c'est bien le libéralisme qui a produit cet affaiblissement intellectuel général, et ouvert la porte à tous les maux ; le libéralisme, ce **composé, à doses égales, d'incompréhension, d'hypocrisie et de peur**, le libéralisme marque les étapes de la **décomposition** et de la **fonte purulente** de la société.

Or, la doctrine du modernisme revêt exactement la même caractéristique que le libéralisme dont il est le succédané et qu'il aggrave : **même défaut de principes catholiques, même mépris de la tradition catholique, même opiniâtreté aveugle, orgueilleuse et jalouse de ses théories, subversives des idées saines d'abord, et puis de l'unité et de la paix religieuse et sociale**.

«Ce qui afflige votre pays, - disait Pie IX, en 1871, à un groupe de pèlerins français - ce qui l'empêche de **MERITER LES BENEDICTIONS DE DIEU**, c'est le **MELANGE DES PRINCIPES**. Je dirai le mot et ne le tairai pas, ce que je crains pour vous, ce ne sont pas ces misérables de la Commune, vrais démons échappés de l'enfer ; c'est le **libéralisme catholique**, c'est-à-dire ce **système fatal qui rêve toujours d'ac-**

[1] PIE X, Encyclique *Pascendi*, 8 sept. 1907.

corder deux choses irréconciliables, l'Église et la Révolution. Je l'ai déjà condamné ; mais je le condamnerais quarante fois, s'il le fallait... C'est ce jeu de bascule qui finirait par détruire la religion chez vous. Il faut aimer ses frères errants, mais, pour cela, il n'est pas permis d'amnistier l'erreur et de supprimer, par égard pour elle, les droits de la vérité».

Certes, les avertissements n'ont pas manqué ; malheureusement**, on a peu écouté les grands défenseurs des principes catholiques**. Pour le plus grand nombre des esprits, les conseils les plus pressants passèrent pour **importuns**, sous prétexte que les choses n'allaient pas si mal, et qu'après tout elles étaient le lendemain ce qu'elles avaient été la veille.

Pie IX surtout, nous venons de le dire, avait jeté l'alarme. On n'a pas oublié comment il lutta, pendant tout son pontificat, contre ce qu'il appelait la **diminution de la vérité**. Ce mot, si vieux soit-il, n'est pas usé ; **c'est lui qui caractérise encore le mieux les esprits qui, actuellement, pour parler des vérités religieuses, au lieu d'user de l'expression catholique, sentent le besoin d'en atténuer la crudité par des circonlocutions qui les déguisent et les diminuent**. On nomme à peine Jésus-Christ ; on parle peu de l'enfer ; on désigne à mots couverts et avec des expressions adoucies, certains dogmes et, en particulier, l'Église. On voit des métaphores, des figures, une manière de parler, dans les grandes réalités qu'exprime la foi, surtout les réalités de la grâce et du surnaturel. On va plus loin encore, et nous voyons des esprits pusillanimes n'envisager la défense de la vérité que comme un scandale ajouté à celui de l'attaque ; volontiers, ils unissent leur indignation à celle de l'ennemi, quand les apôtres de la vérité s'efforcent de rendre leur voix aussi retentissante que celle du mensonge.

C'est ainsi que, peu à peu, **le vrai christianisme disparaît de partout**, par la mise en demeure de la pure doctrine d'avoir à adoucir et à modifier des principes invariables, et que des esprits subtils s'épuisent à étudier jusqu'à quel point ils pourront faire fléchir ce qui fut longtemps réputé inflexible. Que de fois déjà les gardiens de la saine doctrine, effrayés de certaines interprétations scandaleuses, ont dû jeter le cri d'alarme - *Lacerata est lex*. «Telle est, écrit Mgr Gay, la cause de la plupart de nos péchés et de nos infirmités spirituelles».

Dans des publications antérieures, particulièrement sur la *Méthode des Études* et dans *Les Grands Séminaires*, nous avons dénoncé les causes de cet **affaiblissement doctrinal** et de cette **infiltration des idées fausses dans l'intelligence française**. Nous lui opposions les directions formelles des Pontifes Romains ; nous faisions appel à un retour plus complet aux méthodes romaines d'enseignement philosophique et théologique. Malheureusement, nombre de maîtres de l'enseignement ne voulurent voir dans cet appel qu'une «injuste opposition entre l'Ecole Romaine et l'Ecole Française». D'aucuns allèrent jusqu'à contester la solidité des études romaines. - Jugement invraisemblable, formellement démenti par les faits, car nous avons en France - n'en déplaise à la secte impie, qui opprime la France catholique et aux attaques, en plein parlement, de son Coryphée, le ministre Herriot, contre l'œuvre admirable du Séminaire-Français à Rome - nous avons une élite remarquable, initiée par les maîtres de l'Ecole Romaine, et surtout de l'Université Grégorienne, à une intelligence profonde de la foi, au sens vraiment traditionnel des choses théologiques et surnaturelles.

N'est-ce pas ce qu'a voulu affirmer solennellement Pie IX en fondant le Séminaire-Français pour réagir contre les erreurs gallicanes et libérales. - « Il est évident, écrira plus tard Benoît XV, que la piété et l'intelligence des séminaristes trouveront de plus grandes facilités dans cette Ville Éternelle qui est la Capitale de la Catholicité[1]».

Ce qui n'empêche qu'en France, il n'est pas rare de rencontrer des professeurs, des hommes d'étude, qui rient de l'enseignement des sciences sacrées à Rome, et ne connaissent de la théologie romaine que la facilité, disent-ils, avec laquelle on en revient docteur en théologie. Même chez nous, dans certaines écoles, cette parole semble passée en axiome. Combien de fois ne l'avons-nous pas entendue ! Ce jugement faux et dangereux accuse un reste de l'ancien levain gallican qui, aux méthodes et à la Tradition romaines, c'est-à-dire catholiques, avait substitué des méthodes locales, des traditions de famille. On en venait à dire couramment : «En France nous croyons ceci... Nous pensons de telle façon... nous avons telles traditions... »

Ce jugement tient aussi à ce que les sujets qui, de certaines écoles, vont à Rome, sont déjà des prêtres, et qu'ils y viennent, non pas pour y faire ou y terminer leurs études, mais uniquement pour obtenir un

[1] Lettre de Benoît XV à Mgr Ainsley, recteur du Collège Anglais à Rome, 6 janvier 1919.

diplôme. Leur esprit s'est formé en France ; de l'adolescence à la maturité du sacerdoce ils ont été saisis et façonnés en France, par les méthodes bien connues et devenues traditionnelles. Leur formation dogmatique est chose acquise, leur vie intellectuelle a reçu la direction dont ils ne s'écarteront plus. Ils s'en écarteront d'autant moins que la mesure moyenne dont ils sont l'objet, semble plutôt, d'après le mode de son application pratique, une sorte de transaction mal définie, une concession difficile à caractériser, un minimum accordé avec calcul à la préparation d'un renouveau théologique, en un mot et plus exactement, une superfétation contre nature.

L'opération tentée sur ces aspirants aux grades académiques de la Grégorienne n'aboutira pas ; il est trop tard ; leur esprit s'est plié à une méthode et ils arrivent à un âge qui ne leur permet plus de se ressaisir eux-mêmes d'ailleurs, le peu de temps qu'ils passeront dans les Universités Romaines, absorbé par la préparation hâtée de leurs diplômes, ne leur permettra pas de se familiariser avec une méthode toute de principes et qui, par conséquent, diffère essentiellement de nos méthodes d'érudition. Il y a, chez eux, un mauvais substratum : on ne greffe pas du chêne sur du noisetier. C'est-à-dire, sur cette méthode d'**érudition sèche, morte, incapable de vivifier la science**, qui est la méthode française, on ne greffe pas une méthode de principes, une exposition vivante, nourrie en doctrine, sobre de détails, simple et grande dans ses allures, dégagée de cette préoccupation, de ce fatras de documents, de citations mal encadrées, plus mal enchaînées encore, de cette érudition, en un mot, qui encombrent nos traités, et donnent à la mnémotechnie ce rôle prépondérant qui ne devrait appartenir qu'aux facultés maîtresses de l'âme.

Bien plus, cette transaction aura ce résultat désolant signalé plus haut : la dépréciation des études romaines chez l'apprenti-docteur, soumis à ce système hybride ; il leur témoignera un certain dédain, faute d'en avoir saisi le mécanisme. Le jugement erroné, l'idée fausse qu'il en rapportera - comme une marchandise de contrebande - sous le couvert et avec l'autorité d'un diplôme, se ramèneront à ce sophisme trop accrédité chez nous : «Pour moi, les cours ne sont, à Rome, qu'une repasse superficielle de ce que j'ai appris à fond en France. Je me demande vraiment comment font ceux qui voient leur théologie seulement à Rome».

Ce jugement étrange, porté par un de ces jeunes prêtres, candidat au doctorat, transplanté de France à Rome, est loin d'être isolé. - «Je puis vous affirmer, nous écrivait le professeur de Théologie dogmatique - plus tard supérieur d'un grand séminaire qui comptait plus de 200 élèves - qui nous communiquait ces lignes, que j'ai reçu près de dix appréciations identiques ; que le jeune prêtre dont je parle - notre meilleur élève d'emblée - a terminé brillamment ses études théologiques ; et qu'il aura, certainement, de grands succès à Rome. Voilà un témoignage *omni exeptione major*[1]».

Oui, ce témoignage a une force probante considérable ; il prouve que de nos méthodes communes aux méthodes romaines il y a toute la différence des études de principes aux études d'érudition, de la science assimilée et vivante à cette science sèche qui s'appelle l'érudition, la mnémotechnie, le répertoire, ce que l'on pourrait définir assez justement le *positivisme Théologique*[2]»

Les fortes idées théologiques et surnaturelles, les vraies idées romaines, si élémentaires soient-elles pour un théologien, et précisément parce qu'elles sont vraies, tranchent trop sur le fond affadi et déteint de l'esprit moderne ; elles sont trop fortes et trop hardies, trop avancées, trop **radicales**, pour ne pas rencontrer souvent le dédain, la défiance, même dans les âmes sacerdotales, en ce siècle de pensée fade, de poltronnerie intellectuelle, d'amoindrissement de la vérité. On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres, et le pur dogme est un vin trop généreux pour des esprits nuageux et affadis. Il est naturel qu'à ces esprits, plus ou moins imprégnés, souvent à leur insu, de modernisme, ces idées semblent des **EXAGERATIONS** choquantes - *Stultitia gentibus* - et ceci indique un **retour au paganisme**. Elles sont choquantes, en effet, pour tant d'intelligences imbues de l'esprit du siècle et trop faiblement pénétrées des notions surnaturelles pour s'en imbiber, et en goûter la saveur puissante et vivifiante - *Non sapit ea quæ Dei sunt*.

Ces idées, en si parfaite harmonie avec l'économie chrétienne, trouveront encore, généralement, un certain assentiment dans les intelligences sacerdotales ; mais, à part quelques esprits hardis, qui ne reculeront pas devant les conséquences pratiques qu'elles entraînent, beaucoup s'en iront tout pensifs, comme le jeune homme de l'Evangile - *Abiit tristis* - hochant la tête, et avec un air qui signifiera que ces idées entraînent trop loin, bouleversent trop profondément leur mentalité, qu'ils s'en tiendront, vaille que vaille, à leurs habitudes intellectuelles. Encore une fois, **il faut du courage pour embrasser ces idées - pour brûler ce**

[1] Lettre d'un professeur.
[2] Cf. *La Méthode*, 2e édit., ch. 12 - *Les Grands-Séminaires*, passim.

qu'on a adoré - comme d'ailleurs il faut encore du courage pour les énoncer sans déguisement ; elles sont trop fortes pour notre siècle - ce siècle de transactions et de compromis, qui amalgame le bien et le mal, le vice et la vertu, la foi et l'incrédulité ; lorsque, selon l'Apôtre, il s'agirait, au contraire, **non pas d'assimiler le christianisme au monde, mais d'assimiler le monde au christianisme** - *Nolite conformari huic mundo* - en s'assimilant à soi-même la vérité entière ; ce qui aurait pour effet d'appuyer toujours notre valeur sur la doctrine la plus complète, la plus exacte, la plus préservatrice du mal, la plus conservatrice du bien ; car cette doctrine vient de Dieu.

Peut-être nous taxera-t-on d'**exagération** et de pessimisme. Et, pourtant, nous ne croyons pas nous écarter des déclarations et des avertissements de Benoît XV, lorsqu'il dénonce ces esprits «dont le nombre n'est pas médiocre, et qui, comme dit l'Apôtre, avides de ce qui peut chatouiller leurs oreilles, lorsqu'ils ne supportent plus la sainte doctrine, se donnent des docteurs suivant leurs convoitises, ferment leurs oreilles à la vérité pour les ouvrir à des fables. Enflés et enorgueillis dans la haute opinion de l'esprit humain, certains, préférant leurs propres jugements à l'autorité de l'Eglise, en sont venus, dans leur témérité, jusqu'à juger à la mesure de leur intelligence les divins mystères et toutes les vérités révélées, n'hésitant pas à **les adapter au goût des temps actuels**[1]».

Et le pontife suprême, qualifiant de **monstrueuse** l'erreur moderniste que Pie X dénonçait déjà comme le rendez-vous de toutes les hérésies, «renouvelle, dans toute son extension, la condamnation de cette contagion si délétère, qui se glisse ça et là, quoiqu'à l'état latent... comme un feu qui dévore jusqu'à la ruine et détruit tous les germes».

«Il n'est que trop vrai, ajoute-t-il, les ministres du sanctuaire ne sont pas exempts de cet esprit d'indépendance et d'insubordination, qui est le propre des temps actuels. Il n'est pas rare que les pasteurs des Églises se voient contristés et combattus par ceux dont ils seraient en droit d'attendre l'aide et le réconfort[1]».

Et, de fait, l'erreur moderniste a pénétré largement **dans le sanctuaire**, sous le manteau et à la faveur du *Sillon*. Elle a trouvé un appoint considérable dans cet organe de propagande et dans les nombreuses publications, plus ou moins clandestines[2], qui, sous des titres suspects, ont pullulé un peu partout, et se sont glissées subrepticement dans nombre de séminaires, pour y créer l'état d'esprit le plus dangereux. A plusieurs reprises, Rome fut obligée de condamner cette sorte de croisade.

«Je n'aime pas, disait un jour Pie X à Mgr l'Évêque de Bayonne, je n'aime pas que les prêtres entrent dans cette association (du Sillon) ; ils paraissent se laisser guider et conduire par des laïques. Or, ils sont constitués, eux, pour guider et conduire. En outre, c'est un mouvement purement laïque, nullement confessionnel. En définitive, les hommes du Sillon poursuivent un idéal politique et pas autre chose, tout en se plaçant en dehors de la hiérarchie catholique. Les prêtres ne doivent pas se mêler à ce mouvement».

On n'a pas oublié la condamnation du mouvement sillonniste, qui ne visait à rien moins qu'à **introduire dans l'Eglise l'idée démocratique** - mouvement généralisé par le modernisme, qui tend à introduire cette même idée démocratique dans l'Eglise et «à substituer au gouvernement de l'Eglise un gouvernement mixte et modelé sur le parlementarisme[3]»

Le modernisme, écrit Pie X, «prétend harmoniser l'Eglise avec les formes civiles, et plier le magistère ecclésiastique aux formes populaires ; ...réformer son esprit, ses procédés extérieurs, afin de les mettre en harmonie avec la conscience qui tourne à la démocratie[4]», enfin, suivre la pente moderne des idées sur la liberté de l'individu et dans l'autonomie de sa pensée.

On pourrait croire ce tableau chargé ; il ne l'était pas à l'époque où Léon XIII dénonçait le mouvement moderniste ; il ne l'est pas encore. Après avoir invité les professeurs des séminaires à veiller sans cesse sur leurs jeunes disciples, pour aider leur inexpérience et «protéger la grâce si supérieure de l'appel

---

[1] BENOÎT XV, Encyclique *Ad beatissimi*.
[2] Citons, entre autres publications - *Le Trait d'union, correspondance, entre groupes, d'études pastorales et sociales démocratiques*, imprimé à Lyon, circulait dans 18 séminaires. - *Le Lien*, rédigé à Orléans et imprimé à Lyon : dans 10 séminaires. - *La Chaîne*, rédigée à Auch : dans 14 séminaires. - *Caritas*, pour le Nord, dans 5 séminaires. *L'idée chrétienne*, correspondance circulaire, et le *Bulletin d'Etudes sociales*, affectés au diocèse de Paris. - La Revue *Demain*, publiée à Lyon ; etc.
[3] Lettre de Mgr Isoard, évêque d'Annecy, à Mgr Servonnet, 20 janvier 1901.
[4] Encycl. *Pascendi*, § IV - VIII.

divin contre toutes les influences funestes soit du dehors, soit du dedans», Léon XIII montre que la cause des maux dont souffre la société consiste dans des «**opinions erronées sur toutes choses**»; et il en vient aux dangers que la doctrine court **au sein même du corps sacerdotal**.

«Ce m'est une profonde douleur, écrivait-il aux évêques de France, d'apprendre que des catholiques ont cru pouvoir se mettre à la remorque d'une philosophie qui, sous prétexte d'affranchir la raison humaine de toute idée préconçue et de toute illusion, lui dénie le droit de rien affirmer au-delà de ses propres aspirations, sacrifiant ainsi à un subjectivisme radical toutes les certitudes que la métaphysique traditionnelle, consacrée par l'autorité des plus vigoureux esprits, donnait comme nécessaires et inébranlables fondements à la démonstration de l'existence de Dieu, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, et de la réalité objective du monde extérieur... Nous comptons que vous redoublerez de sollicitude pour écarter de l'enseignement de vos séminaires cette fallacieuse et dangereuse philosophie... Sous le spécieux prétexte d'enlever aux adversaires de la parole révélée l'usage d'arguments qui sembleraient irréfutables contre l'authenticité et la véracité des Livres Saints, des écrivains catholiques ont cru très habile de prendre ces arguments à leur compte[1]. En vertu de cette **étrange et périlleuse tactique**, ils ont travaillé, de leurs propres mains, à **faire des brèches dans les murailles de la cité qu'ils avaient mission de défendre**... Gardez avec soin le dépôt qui vous a été confié, fuyez les profanes nouveautés de paroles et les objections qui se couvrent de faux noms de science[2]».

«C'est au prêtre - écrit encore Léon XIII - qu'il appartient de s'opposer, comme une barrière, à l'erreur envahissante, à l'hérésie qui se dissimule ; à lui de surveiller les agissements des fauteurs d'impiété qui s'attaquent à la foi, à lui de démasquer les ruses et de signaler leurs embûches... Une érudition superficielle, une science vulgaire ne suffisent point pour cela ; il faut des études solides, approfondies et continuelles, en un mot, un ensemble de connaissances doctrinales capables de lutter avec la subtilité et la singulière astuce de nos modernes contradicteurs... »

Et le Pontife Suprême ajoute : «n'est-ce pas pour avoir, par un zèle présomptueux, mis de côté les règles traditionnelles, traitées par certains prêtres de surannées, d'incompatibles avec les besoins du ministère dans le temps où nous vivons, qu'on voit des prêtres aller, comme d'instinct, au devant des innovations les plus périlleuses de langage, d'allures, de relations[2]».

Il serait d'ailleurs erroné de croire que la lutte opiniâtre contre cet amoindrissement de la vérité est incompatible avec la charité chrétienne. «Le premier devoir chrétien, écrit Pie X, n'est pas dans la tolérance des convictions erronées, quelque sincères quelles soient, ni dans l'indifférence théorique et pratique pour l'erreur ou le vice ; mais dans le zèle pour l'amélioration intellectuelle et morale... Aussi, est-il étrange que des prêtres se comportent comme s'ils approuvaient pleinement de tels désordres[3]».

Et ce mal est aujourd'hui si répandu que beaucoup, dans leurs écrits, leurs discours; leur conduite, agissent exactement «comme si les enseignements et les ordres, promulgués à tant de reprises par les Pontifes Romains, surtout par Léon XIII, Pie X et Benoît XV, avaient perdu leur valeur première ou même n'avaient plus du tout à être pris en considération[4]».

C'est ainsi que les modernistes font toujours appel au vieil esprit libéral, et prétendent **que leurs doctrines seront inévitablement celles de demain**. En attendant, ils s'efforcent de les mettre **à la mode**, car ils veulent paraître dans le mouvement et visent à la popularité, **tout en s'obstinant à demeurer dans l'Eglise et à contester ou même à supprimer les dogmes qui leur sont une gêne. Ou ils savent qu'ils sont les ennemis de l'Eglise, et, alors, quelle hypocrisie ! Ou il ne le savent pas, et, alors quelle démence ! Qu'ils sortent donc de l'Eglise, comme tant d'autres RENEGATS !**

Comment, dès lors, ne pas redouter que l'élite des chrétiens, et même des prêtres, pris au mirage des apparences de la vérité et du bien, ne soit pas entraînée dans les ténèbres de l'erreur, «de ce moder-

[1] La lettre du Cardinal Merry del Val, justifiant la condamnation du *Manuel Biblique* de M. l'abbé Brassac, prémunit contre cette tendance «d'insister fortement sur les difficultés élevées par les adversaires ; ...d'énerver ainsi la force des arguments en faveur de la doctrine communément reçue ; ...d'accorder une faveur plus grande que de juste aux auteurs hétérodoxes et aux écrivains catholiques imbus de théories trop libres». - Cette lettre, comme celle de Léon XIII serait à insérer dans toute sa teneur.
[2] Lettre de Léon XIII, au clergé français, 1899.
[3] Encyclique *Pascendi*.
[4] PIE XI, Encyclique *Ubi Arcano*, 23 décembre 1922.

nisme à la fois dogmatique, moral, juridique et social où la lumière du Christ ne brille plus, et dont tant d'esprits sont déjà infestés... modernisme, ajoute Pie X, qui vient du débordement des passions, de la perversion des idées, et qui conduit ceux-là même qui admettent tous les principes catholiques, à agir comme si les enseignements des papes n'existaient pas[4]».

Qu'est-ce donc que des principes dont on peut indéfiniment ne pas tirer les conséquences ? N'est-ce pas pratiquement éliminer la thèse que de la reléguer indéfiniment dans les souvenirs du passé ou les nuages de l'avenir ? Qu'est-ce donc que des lois fondamentales de la société sans lesquelles la société peut néanmoins subsister et prospérer ? Évidemment, s'il est un devoir envers la vérité, ce devoir doit être pratiqué dans toute la mesure du possible, et c'est au sacerdoce surtout de travailler à l'accomplir.

Faire tant de cas de l'état humain de la vérité, l'aimer si peu pour elle-même qu'on la diminue, qu'on aille même jusqu'à la renier, dès qu'elle n'est plus populaire, qu'elle n'a plus le nombre, la prépondérance, le succès, n'est-ce pas la façon moderniste de comprendre la vérité et de pratiquer le devoir ? Eu égard à la fragilité humaine et à l'expérience de l'Histoire, l'essentiel est toujours que la complaisance n'aille pas jusqu'au sacrifice de la doctrine. À ce point de vue, que d'appréhensions nous pouvons avoir sur les dangers de certains axiomes nouveaux, professés par une élite de laïques et de prêtres. Nous savons heureusement, et les doctrines du passé nous apprennent, qu'un petit nombre de réclamants suffit pour sauver l'intégrité des doctrines - c'est l'unique chance du rétablissement de l'ordre dans le monde. Devant cette «**perversion des idées**» et ce «**débordement des passions**», signalés par Pie XI, la plupart des pasteurs, à la suite du Pape et des évêques, se dressent face à l'erreur, et, à juste titre, ne veulent supporter avec elle aucune alliance, car, disent-ils avec raison, «**JAMAIS ON NE TRIOMPHE DE L'ERREUR PAR LE SACRIFICE D'UN DROIT QUELCONQUE DE LA VERITE**». D'autres, par désir de conserver dans l'Église ceux qui s'en écartent et s'efforcent de lui échapper, croient efficace de recourir à un **COMPROMIS** ; ce sont les libéraux ou modernistes, dont la tolérance intempestive, soit dans la doctrine, soit dans les œuvres, tourne à l'évolutionnisme indiscipliné qui se poursuit dans la masse laïque en dehors de toute autorité, et à **l'altération des principes**, puis, par voie de conséquence, à **l'altération des lois de la morale**. Car le désordre doctrinal prépare les mœurs abjectes, les négations produisent les subversions fondamentales et le désordre politique et social, en dépit de l'activité humaine retombant à sa faiblesse native.

Pie X redoutait beaucoup cette théorie évolutionniste du progrès par la conscience individuelle et par la masse, si contraire à la Tradition catholique et à l'esprit de l'Eglise. «Voyez-vous poindre ici, écrivait-il, cette doctrine pernicieuse qui veut faire des laïques, dans l'Eglise, des fauteurs de progrès[1]»

Le remède infaillible à cette erreur, si dangereuse et si envahissante, du modernisme, c'est **LE PRINCIPE D'AUTORITE QUI EST TOUTE LA FORCE DE L'EGLISE** ; c'est, conjointement et inséparablement, **LE PRINCIPE DE TRADITION, COLONNE DE L'AUTORITE DIVINE**, pierre de touche de la doctrine et garantie de la vérité contre les attaques de l'erreur et les défaillances de l'esprit humain. Les délicatesses de la Tradition sont telles, qu'elle repousse même les appellations nouvelles dans l'enseignement de la foi. Malheureusement, un **profond dédain de la Tradition**, fruit du libéralisme doctrinal, persistant malgré le *Syllabus*, a rendu trop souvent stériles les sages avertissements des Pontifes Romains.

«Les nouveautés, les formules indécises, l'espérance chimérique de baptiser, de canoniser même des opinions très éloignées de la foi véritable - écrivait le Cardinal de Cabrières[2] - tout cet ensemble de notions confuses au sein desquelles se débattent les intelligences, ce modernisme, en un mot, sorte de Protée insaisissable, dont les formes sont multiples, mais dont l'essence ne varie pas, doivent nous inquiéter profondément, parce qu'ils menacent la religion des plus grands périls».

Aussi, une autorité plus haute encore, le Pape Benoît XV ne se borne-t-il pas à condamner le modernisme dans son principe ; il le poursuit jusque dans l'expression, à l'exemple de saint Paul, et supplie les fidèles de «s'abstenir de certaines appellations dont on a commencé à faire usage, pour distinguer les catholiques des catholiques. Qu'elles soient évitées, dit-il, non seulement en tant que nouveautés profanes de mots, qui ne sont conformes ni à la vérité ni à l'équité, mais encore parce qu'il en résulte, parmi les catholiques, une grave agitation et une grande confusion[3]»

«**LA FOI CATHOLIQUE**, continue Benoît XV, **EST D'UNE NATURE TELLE QU'ON NE PEUT RIEN LUI AJOUTER, RIEN LUI RETRANCHER ; OU ON LA POSSEDE TOUT ENTIERE, OU ON NE LA POS-**

---

[1] Encyclique *Pascendi.*
[2] Lettre du 19 mai 1907.
[3] Encyclique *Ad Beatissimi Apostolorum*, 1er novembre 1914.

SEDE PAS DU TOUT. *Telle est la foi catholique :* ***quiconque n'y adhère pas avec fermeté ne pourrait être sauvé***[1]. Il n'est pas besoin de qualificatif pour signifier la profession de catholicisme - mon nom est chrétien, catholique est mon prénom. Qu'on s'applique seulement à justifier vraiment cette appellation par les faits[2]». D'ailleurs, les choses sont venues à ce point que Pie X a pu dire publiquement sa douleur, «de voir sortir des rangs du clergé, du jeune clergé surtout, des nouveautés de pensée pleines de périls et d'erreur sur les fondements mêmes de la doctrine catholique[3]».

Ainsi, les Pontifes Romains définissent clairement le rôle capital de la Tradition dans l'économie chrétienne, et leur jugement nous est d'un souverain secours, car il prouve, sans conteste possible, que s'il est, pour les controverses qui s'agitent entre le catholicisme et les erreurs modernes, un point qui doive être mis en lumière avec plus d'insistance, c'est bien **le principe de la Tradition** employé de tout temps par l'Eglise dans la réfutation de l'erreur ; il prouve aussi que le sens doctrinal, l'esprit théologique et surnaturel, ne s'est affaibli chez nous jusqu'à rendre possible, et d'une façon si générale et si inquiétante, l'emprise des théories modernistes, que parce que le traité de la Tradition n'a pas eu, dans la formation du clergé, toute l'influence que lui attribue l'Eglise, et n'a pas produit son fruit, nous voulons dire ce caractère préservatif, cette efficacité souveraine, cette délicatesse théologique qui, d'instinct, répugne aux théories hasardées ou suspectes, et, a priori, avant toute recherche et tout raisonnement, pressent l'erreur et sait en dégager la vérité. C'est assez dire que l'étude de la Tradition est stérile, si elle n'atteint pas son but le plus nécessaire - **l'acquisition du sens, de l'esprit théologique**, - **véritable pierre de touche de la vérité**.

Sans doute, de ce traité on a pratiqué la lettre, saisi l'ordonnance didactique, étudié l'argumentation ; mais il ne semble pas qu'on en ait, généralement, pénétré à fond le sens et l'esprit, ce sens qui développe, chez le théologien, le tact et la sensibilité doctrinale, cet **esprit qui perçoit et pense toujours comme l'Eglise et avec l'Eglise** - *Sentiendum cum Ecclesia*.

Que si un grand nombre de prêtres déjà ont subi, à divers degrés, l'influence pernicieuse des doctrines modernistes, quel jugement pourra-t-on porter sur les directions qui ont présidé à leur **formation** théologique, sur les **auteurs** qu'ils ont suivis et qu'ils ont pu regarder comme les types de l'enseignement et le dernier mot de la science sacrée ? Car, en définitive, si le modernisme a pris une telle extension, et s'il entre dans une partie considérable du clergé un courant d'idées qui ne sont nullement propres à l'assainir et à lui donner des forces contre la révolution installée dans les intelligences laïques, n'est-ce pas surtout en conséquence d'une **formation première**, et n'est-il pas d'une rigoureuse logique de remonter toujours aux sources ? On ne cueille pas des raisins sur des épines, ni des figues sur des ronces. **Il y a longtemps que les pires révolutions se sont préparées sous le nom des gens honnêtes REGNANT ET NE GOUVERNANT PAS**.

Aujourd'hui, plus que jamais, beaucoup déplorent **l'affaiblissement général des principes** ; partout se produisent des doléances sur **la légèreté et l'effacement des caractères**, sur **la méconnaissance des études de principes**, étouffées par l'engouement du grand nombre pour les recherches de l'érudition, les idées nouvelles et les théories modernistes. Mais à peine ose-t-on dénoncer le mal, tant il est devenu général, tant il est difficile de le déterminer à fond, tant surtout notre esprit moderne est susceptible, si on attaque les idées qui lui sont personnelles.

Et, pourtant, plus que jamais les intelligences sacerdotales ont besoin d'être fortement trempées ; et les réflexions d'un vieil évêque sont toujours de circonstance - «ne craignons pas, écrivait Mgr Isoard, d'appliquer au savoir du clergé ce que Blanc de Saint-Bonnet, ce penseur profond, disait de sa valeur morale : **UN CLERGE SAINT FAIT UN PEUPLE PIEUX, UN CLERGE PIEUX FAIT UN PEUPLE HONNETE, UN CLERGE HONNETE FAIT UN PEUPLE IMPIE**[4]».

On a pu contester certaines critiques du vénérable évêque d'Annecy; mais n'était-ce pas une preuve de leur valeur et parce qu'il mettait résolument le doigt sur la plaie. Aussi, ne craignons-nous pas de faire nôtres ces idées, vieilles de 40 ans, et qui, aujourd'hui plus que jamais, expriment la vérité et trouvent leur application.

«Un clergé qui ne connaîtrait de la religion que les points essentiels du dogme et de la morale - écrivait encore Mgr Isoard - et qui s'en tiendrait aux définitions, sans chercher constamment à pénétrer plus

---

[1] *Symbole* de saint ATHANASE.
[2] Encyclique *Ad Beatissimi Apotolorum, ibid*.
[3] Lettre aux évêques protecteurs de l'Institut catholique de Paris, 6 mai 1907.
[4] Mgr Isoard, évêque d'Annecy : *Si vous connaissiez le don de Dieu*, in-12. - *Aujourd'hui et demain*, in-12.

avant dans l'économie des Mystères ou dans la raison des lois divines, ce clergé pourrait faire un peuple ayant l'intelligence générale de la foi chrétienne, et connaissant ce qui est défendu ; mais un peuple capable d'aimer le Seigneur et Sauveur Jésus, capable d'efforts, contre le mal et d'élan vers le bien souverain, jamais !»

Et le vénérable évêque écrivait, à propos de nos publications sur les *Études sacrées et la formation du clergé* : «Vous avez fort bien montré comment la dépression de l'idée du sacerdoce est, en dernière analyse, la véritable cause de ce désarroi des idées chrétiennes qui nous a conduits à une telle impuissance… Quelques prêtres intelligents qui entreraient pleinement dans cet ordre d'idées, pourraient ranimer, d'ici vingt ans, les études et l'esprit sacerdotal[1]».

Mais, nous a-t-on souvent objecté, dans un monde où tout change, dans cette fièvre d'action qui dépense tant d'énergies et consume tant de vies, comment faire prévaloir à ce point **les études de principes** ? Ce qui suffisait jadis à convertir et à garder les âmes, est devenu insuffisant aujourd'hui pour les reconquérir. Seules, les œuvres modernes sont efficaces : à temps nouveaux procédés nouveaux !

Cette fièvre d'action, cette théorie des procédés nouveaux, semble faire bon marché des principes ; elle s'en écarte facilement ; elle les considère comme gênants, si tant est qu'elle ne les traite par le mépris. Dès lors, comment s'étonner qu'aucun effort n'aboutisse, que **l'œuvre de Satan avance toujours**, et dans une progression croissante, pour atteindre bientôt, si on n'y prend garde, **l'objectif final**, **la sécularisation complète et définitive de la société par l'Ecole unique**. Déjà les travaux d'approche, se précisent, se resserrent, se rejoignent et se complètent, sous forme de règlements fallacieux et perfides, appliqués en sourdine, avec mille précautions cauteleuses, afin d'illusionner, d'endormir les catholiques. - Et, de fait, n'avons-nous pas entendu déjà certains prêtres et nombre d'intellectuels catholiques que n'effrayerait nullement l'Ecole unique, sous ce prétexte illusoire que les maîtres seront, de fait, amenés à ménager les familles chrétiennes, et obligés à une neutralité doctrinale que l'expérience a depuis longtemps démentie.

A cette théorie paradoxale et moderniste Notre-Seigneur a répondu, et sa réponse est la loi immuable de l'Évangile et toute la force divine de l'Eglise jusqu'à la fin des temps *: Euntes, docete... Semen est verbum Dei.*

Le sacerdoce catholique est l'extension du sacerdoce unique de Jésus-Christ. Nous restons, au point de vue des œuvres à accomplir et de la manière de les mener à bien, dans **une étroite et essentielle dépendance du Souverain Médiateur** ; nous ne saurions remplir notre office de prêtres médiateurs subordonnés, donner Dieu aux âmes et les âmes à Dieu autrement que Jésus-Christ Grand-Prêtre de la loi nouvelle.

Or, **L'ACTE ESSENTIEL DE JESUS-CHRIST, APRES LE SACRIFICE DE LA CROIX, EST LA PREDICATION EVANGELIQUE** ; donc l'œuvre essentielle, l'œuvre traditionnelle du prêtre, tout imprégné de l'esprit du Christ et vivant de la vie surnaturelle qu'il a mission de communiquer aux âmes, cette œuvre sera toujours **la prédication évangélique**. Cette idée se répète à chaque page des Épîtres de saint Paul : *Fides ex auditu, auditus per Verbum Christi.*

Si réduit en nombre qu'il soit - *Pusillus grex* - le sacerdoce sera toujours d'autant plus puissant sur les âmes, qu'il sera plus fortement imprégné de l'esprit de Jésus-Christ dans l'évangélisation des peuples.

«Il est à remarquer d'ailleurs que les œuvres, telles que beaucoup les pratiquent aujourd'hui, sont des **œuvres naturelles**, sans rapport direct, par elles-mêmes, ni proportion avec le but surnaturel que tout prêtre doit se proposer ; du moins ne sont-elles pas, au premier chef, les œuvres de l'Eglise. Elles ne peuvent donc jamais absorber le principal de l'activité du prêtre[2]».

Assurément, on ne saurait les condamner. «Elles peuvent, indirectement, coopérer à l'apostolat ; en supprimant certains obstacles qui peuvent écarter les âmes de notre action. Mais il faut les surnaturaliser, car elles n'ont de valeur que par la vertu du prêtre. S'il se laisse absorber par elles, il perd son esprit sacerdotal, et s'épuise en pure perte. Un prêtre saint tirera parti de ces instruments inférieurs et par eux-mêmes

[1] Lettre de Mgr Isoard à l'auteur, 10 février 1891.
[2] *La vie spirituelle*. Revue rédigée par un groupe de professeurs de *l'Ecole Angélique*. Octobre 1923, mars 1924. Article de M. l'abbé LAVAUD, directeur au grand séminaire de La Rochelle.

impuissants ; la perfection de sa charité rendra efficace ce qui en soit ne l'est guère ; et, par son amour, les chemins les plus longs deviendront des raccourcis».

«Mais plus le prêtre est saint, moins il a besoin de ces moyens détournés, dans son apostolat ; le **rayonnement de sa vertu** suffit pour attirer. Ainsi se pose la question de **sainteté personnelle du prêtre**. Au fond, il n'a qu'un moyen de donner Jésus-Christ, moyen vraiment efficace, **c'est d'être un autre Christ en qui les âmes peuvent voir Jésus-Christ le Sauveur** ; alors il peut tout - *Virtus de illo exibat et sanabat omnes*».

«Certainement, il faut faire des œuvres, les bien faire, mais en se gardant des dangers qu'elles présentent. Ces dangers sont : la ruine de la vie intérieure, la laïcisation de l'intelligence, la vulgarité des attitudes, la dispersion et le gaspillage de trésors d'argent, de santé et d'intelligence».

«Les circonstances de la vie de l'Église - où ce qui devrait l'aider lui fait obstacle - imposent aux prêtres, malgré la réduction de leur nombre, une certaine multiplication matérielle des œuvres d'apostolat ; mais, pour être fécond, l'apostolat moderne doit rester formellement identique à l'ancien, s'alimenter à une vie intérieure d'autant plus profonde que cette multiplication des œuvres extérieures risque de disperser et de dissiper davantage, malgré leur générosité, les ouvriers qui les entreprennent. **La vie intérieure, la contemplation, la sainteté, sont aujourd'hui comme hier, et seront toujours, l'âme de l'apostolat**[1]».

Dans cet ordre d'idées encore, et dans la pratique de l'apostolat, le modernisme dogmatique a fait son œuvre, donné sa mesure et poursuivi son influence néfaste. Fatalement et par voie de conséquence toute logique, il a engendré ce modernisme pratique «qui entache les œuvres catholiques, et qui consiste à n'envisager que le résultat immédiat de ces œuvres, à mépriser ou à négliger toute activité qui n'amènerait pas de résultat tangible et immédiat ; il **dérive de l'américanisme**[2]» qui, malgré la condamnation de Léon XIII, se perpétue dans un grand nombre d'esprits.

Ce modernisme pratique préconise, outre mesure, «les vertus, les forces naturelles, comme si elles répondaient davantage aux mœurs et aux besoins de notre temps» ; il soutient «qu'il est opportun, pour gagner les cœurs égarés, de taire certains points de doctrine comme étant de moindre importance, ou de les atténuer, au point de ne plus leur laisser le sens auquel l'Église s'est toujours tenue. Il n'est pas besoin de longs discours pour montrer combien est condamnable la tendance de cette conception... Qu'ils reviennent tous, **mais non par une autre voie que celle que le Christ a lui-même montrée**».

Le modernisme pratique se trouvera donc chez ceux qui, étant pénétrés sciemment ou non, par l'esprit moderne, se conduisent, de fait, soit dans la totalité, soit dans une partie de leur activité, conformément à cet esprit. Si le modernisme dogmatique peut se définir : un essai de compromis entre la doctrine catholique et la doctrine de la Révolution et de l'égocentrisme, on peut définir le modernisme pratique : une application de ce compromis. On trouvera, dans les actions de celui-ci, tout ce que l'on trouvait dans les doctrines de celui-là : immanence ou égocentrisme, principe d'évolution, pragmatisme plus ou moins complet, enfin et surtout, illogisme étonnant dans ce séparatisme qui s'établit entre le croyant et toutes les autres personnalités que les hommes revêtent selon leurs besoins ; **séparatisme qui est un véritable divorce** établi entre les principes catholiques et leur application à des réalités concrètes, **entre la théorie et la pratique**. Spéculativement, on ne contredira pas la vérité, mais, pratiquement, on s'installera dans le domaine concret des faits, comme si les principes n'existaient pas ; au lieu de demander aux principes **la lumière** qu'ils doivent projeter sur la préparation à l'action et sur toute l'action, on dressera devant eux une sorte **d'écran** qui empêchera le rayonnement, et rendra obscure la route à suivre ; **on isolera la vie réelle de la doctrine catholique.**

Cet isolement est le plus grand des péchés ; car il aboutit à ce suprême désordre : la finalité humaine substituée à la finalité divine, le règne rationaliste de l'humanité au règne du Christ, en un mot, l'homme à Dieu, contrairement à la doctrine catholique - *Omnia instaurare in Christo... Ut sit omnia in omnibus.*

Il s'agit donc, pour le sacerdoce, - et c'est encore Benoît XV qui parle - «sans s'attarder plus longtemps dans les questions qui ne sont d'aucun profit, de travailler de toutes ses forces à **la conservation de la foi, dans son intégrité et à l'abri de tout souffle d'erreur, en suivant celui que Jésus-Christ a consti-**

[1] LAVAUD, ibid.
[2] Lettre de Léon XIII, au Cardinal Gibbons, 22 janvier 1899.

tué le gardien et l'interprète de la vérité[1]». Il s'agit de «ramener les sociétés humaines, égarées loin de la Sagesse du Christ, à **l'obéissance à l'Église ; à son tour, l'Église les soumettra au Christ, et le Christ à Dieu**[2]».

C'est en conformité avec les directions des Pontifes Romains, dont nous avons reproduit si largement la doctrine, que nous entrons - avec le P. Aubry dont nous donnerons scrupuleusement les idées, souvent même l'expression - dans l'étude de la Tradition, persuadé que le modernisme, qui, **de toutes parts**, bat en brèche la doctrine catholique, procède d'une fausse interprétation, sinon de l'ignorance ou du mépris, du principe de Tradition et de sa haute fonction dans l'Église. Nous savons d'ailleurs, et l'expérience démontre surabondamment, que les fauteurs du modernisme professent, à l'endroit de la Tradition catholique, un profond dédain ; ils la traitent comme une foi surannée, incompatible avec les exigences des temps nouveaux ; par voie de conséquence**, ils amoindrissent, parfois jusqu'à la détruire, l'autorité de l'Eglise qui est d'essence traditionnelle** ; ils foulent aux pieds «la règle sacrée de nos Pères : *Nihil innovetur nisi quod traditum est*, laquelle règle, si elle doit être suivie inviolablement dans les choses de la foi, doit encore servir de norme à tout ce qui est sujet à changement, bien que, sur ce dernier point, vaille aussi, la plupart du temps, cette autre maxime : *Non nova, sed nove*[3]».

Encore une fois, c'est l'abandon de cette «règle sacrée de nos Pères» qui a favorisé - avec la dépression de l'idée sacerdotale - l'éclosion et les progrès si rapides des théories modernistes, et, en dernière analyse, de ce laïcisme à outrance qui désole la société catholique. A cet abandon il faut ajouter **l'infiltration**, si grave et si générale dans les intelligences, **des dogmes maçonniques du progrès nécessaire et de l'optimisme humanitaire** - **pseudo-idées sentimentales qui répondent au désir secret de la nature d'accepter les faits accomplis, et qui n'ont pas leurs pareilles pour aveugler le jugement.**

Et par modernisme, par laïcisme, nous n'entendons pas seulement - quoi qu'en disent leurs défenseurs - une certaine conciliation, une certaine distinction, une certaine séparation d'ordre, entre le catholicisme et les choses humaines, dans un État où l'unité de croyances a été brisée, un expédient d'opportunisme - car le modernisme est essentiellement **opportuniste**.

Non. **Le modernisme ou le LAÏCISME - c'est tout un -** est une doctrine, concrétisée depuis 40 ans, sous diverses appellations, dans l'organisation de la société, et mise en application par un corps de lois condamnées par l'Église. Car ainsi en va-t-il du monde intellectuel et moral : il a, comme le monde physique, ses **lois inflexibles** et, selon ces lois, toute idée, tout principe, tout système en action, dans une société, tend incessamment à réaliser ses dernières conséquences**. Nulle volonté humaine, si puissante soit-elle, ne peut arrêter ce développement**. Il est donc inévitable, en ce sens, que les théories modernistes pénètrent de plus en plus de l'ordre philosophique et moral dans l'ordre social, **jusqu'à s'emparer du pouvoir**. Ce que le libéralisme a obtenu depuis 50 ans n'est que bien peu de chose, comparé à ce qu'il lui reste à exiger encore sous le masque du modernisme : il n'a fait qu'un pas vers **le but où il marche forcément** ; et quel est ce but ? Nous le répétons : **L'ABOLITION DU CATHOLICISME**.

Le laïcisme, c'est la négation de Dieu, c'est la cause première de l'anarchie intellectuelle, morale et sociale dans laquelle sombrent la grandeur et la vie même d'un pays. C'est la lutte entre le *Contrat social* et *l'Évangile,* entre l'Eglise et la Révolution. De l'aveu même des ennemis de l'Église, le laïcisme instaure, substitue à l'ancien, un **culte nouveau : le culte de la raison et de l'humanité**. Les mots Raison et Humanité y sont compris dans un sens religieux, ni rationnel ni humain, dans une acception mystérieuse qui compose un dogme - **un dogme très arrêté, un dogme caché, professé, pratiqué, imposé par un clergé caché - la franc-maçonnerie -** ; un dogme qui, par un attrait malsain et vicieux, attire, à la suite des Lamennais, des Loyson, des Loisy, des Renan, des Combes et de tant d'autres, tous les faillis de la foi catholique, jusqu'aux protagonistes du modernisme condamné par les papes ; - **un dogme qui est la synthèse des rancunes vouées à l'Eglise par la secte** ; - **un dogme en désaccord avec toutes les données de la philosophie et du bon sens, en contradiction éclatante avec toutes les coutumes, toutes les traditions, tous les intérêts religieux, moraux, sociaux et matériels de la nation**. L'enseignement des Écoles de l'Etat, mis au service de ce culte, professe donc une **doctrine dirigée contre les intérêts supérieurs de l'esprit humain, contre les intérêts proches et lointains de la France catholique**.

[1] Encyclique *ad Beatissimi*.
[2] PIE X. Encyclique *E supremi apostolatus*.
[3] BENOÎT XV. Encyclique *Ad Beatissimi*.

C'est là une vérité si frappante, et une réalité si tangible, que, dans un acte solennel, que trop de catholiques - toujours critiques à l'égard de leurs Pères dans la foi - osent considérer comme un geste intempestif, mais qui était nécessaire et urgent, les Cardinaux et les Archevêques de France - dans leur déclaration du 10 mars 1925 - ont condamné solennellement ce laïcisme, et déclaré injustes, inacceptables, les lois qui l'incarnent «comme **contraires aux droits formels de Dieu**. **Elles produisent l'athéisme et y conduisent dans l'ordre individuel, familial, social, politique, national et international. Elles supposent la méconnaissance totale de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de Son Évangile ; elles tendent à substituer au vrai Dieu, des idoles - la liberté, la solidarité, l'humanité, la science - à déchristianiser toutes les vies et toutes les institutions**[1]».

Cette déclaration résolue n'a pas le ton des proclamations menaçantes qui s'élèvent contre l'Eglise ; elle n'en est pas moins sans ambages. En l'écoutant, beaucoup seraient bien inspirés de ne pas laisser la réplique à leur mauvaise humeur, mais de procéder plutôt à un examen de leur conscience civique.

N'avons-nous pas encore, et par surcroît, dans cette déclaration, la condamnation de cette doctrine de l'immanence, de l'égocentrisme et du modernisme dogmatique et pratique que nous avons signalée plus haut.

«Ceux qui ont inauguré ce règne du laïcisme - continuent les Cardinaux - ceux qui l'ont affermi, étendu, imposé, n'ont pas d'autre but. De fait, c'est là **l'œuvre de l'impiété**, qui est **l'expression de la plus coupable des injustices**, comme la religion est l'expression de la plus haute justice». - **Car les lois humaines, si elles ne sont en parfaite conformité avec le droit et la justice et, par conséquent avec Dieu, sont des lois de tyrannie et d'exception.**

De fait, les lois laïques, les lois intangibles, oppriment la famille française. Condamnées expressément par l'Eglise, elles le sont aussi dans l'opinion publique. Leur origine allemande, indiscutable, est aujourd'hui connue de tous, même de ceux qui les défendent encore et chez qui leur défense tourne à l'état de passion. C'est pourquoi - écrivait le Cardinal Billot à un célèbre journaliste français - : «rien n'est plus urgent, à l'heure actuelle, que de redresser les idées de tant de catholiques qui, élevés, comme nous l'avons tous été, dans le milieu social de la Révolution, **n'ont plus aucune idée du Droit chrétien, et prennent pour un état normal cet affreux désordre du libéralisme qui, arrivé désormais à son comble, conduit aux abîmes la société humaine**».

Si les chefs de l'Eglise de France ont jugé nécessaire de rompre, sur les lois laïques, le silence gardé jusqu'ici, c'est pour repousser l'agression officielle - **véritable déclaration de guerre** - **dirigée par les pouvoirs publics contre les doctrines et les libertés catholiques.**

Gardiens vigilants de la vérité et de ses droits, les Cardinaux et les archevêques de France ont estimé nécessaire de bien définir les droits de la vérité, de les préciser d'une manière irréfutable, dans la lutte que les adversaires de l'Église engagent contre elle, afin de leur opposer des chrétiens d'autant plus énergiques, que plus ferme seraient leur mentalité, et leurs revendications. N'est-ce pas le même conseil que donnait déjà, il y a quinze cents ans, saint Cyprien aux fidèles de Carthage, lorsqu'il les adjurait de se garder *voce libera, mente incorrupta, virtute divina, telis quidem sœculi nudos, sed armis fidei ardentis armatos... tortos torquentibus fortiores...* [2]

Trop longtemps on a cru **nécessaire** ou **habile** de **ménager** ce vague et faux libéralisme dont la nocivité garde des formes trompeuses et enveloppantes. Dans les accords conclus ou espérés avec lui, on apportait, sans le savoir toujours, presque tous les éléments de vraie force, sans en retenir jamais aucun avantage durable.

---

[1] Lorsque, à la Chambre des députés, le Président du Conseil, Herriot, attaqua brutalement la *Déclaration des Cardinaux*, condamnant la loi de laïcité scolaire, et insulta les catholiques en traitant l'Église «d'Eglise des financiers», M. l'abbé Lemire, qui siège d'ailleurs parmi les sectaires, répondit aux protestations indignées des députés catholiques : «Les Cardinaux, je les respecte, mais ils n'ont qu'un pouvoir propre, celui d'élire le pape, et les archevêques n'ont pour moi qu'un droit d'appel. Je ne suis donc pas trop crédule à l'égard de ce document. Je regrette les troubles qu'il peut créer chez les catholiques».Le malheureux abbé ne comprenait-il pas qu'il se ralliait ainsi aux pires ennemis de l'Eglise et se solidarisait avec eux. Quelle aberration étrange, et quelle conclusion logique donnée à son évolution politico-moderniste.

[2] *Ad martyres Epist*., lib. 2, Ep. VI. - Au Bréviaire, temps pascal.

Cette duperie a trop duré, et il était temps que l'Eglise de France **condamnât définitivement la plaie du laïcisme** ; car, avec cette organisation impie de la société, n'aboutissons-nous pas, aujourd'hui, aux dernières conséquences des doctrines libérales et modernistes. **De concession en concession, de faiblesse en faiblesse, ces doctrines, soi-disant apaisantes, qui sacrifient toujours les principes aux personnes ou aux circonstances et qui substituent invariablement l'hypothèse à la thèse, n'ont-elles pas conduit la société française à l'athéisme - athéisme officiel des pouvoirs publics et de l'enseignement de l'Etat à tous les degrés, athéisme pratique dans une partie importante de la nation.**

Bien plus, nous en sommes arrivés à la situation la plus odieuse qui se soit jamais rencontrée, sous un régime de franc-maçonnerie qui, depuis de longues années, fait des catholiques de France des parias, réduits à subir passivement toutes les iniquités d'un régime qui n'est autre chose **que l'aboutissement logique des faiblesses successives et toujours plus lamentables des doctrines libérales**. Car c'est le libéralisme - avec ses succédanés, le modernisme, le sillonisme, le démocratisme - qui en est arrivé à **désarmer moralement les catholiques, à faire d'eux un troupeau qui va, docile et résigné, à l'abattoir**. Rien de plus encourageant, rien de plus excitant pour des persécuteurs.

Cette longue duperie prendra-t-elle fin ? Nous l'espérons, grâce à l'appel de nos chefs spirituels. Elle prendra fin, parce que nos pasteurs ont compris que la tactique libérale menait les malheureux fidèles au renouvellement, à plus ou moins longue échéance, des excès impies et, vraisemblablement, des fureurs sanglantes de la Révolution telle que la rêve le parti de désordre qui désagrége la France.

L'admirable leçon de catéchisme des Cardinaux et des Archevêques - comme la définit si justement le Cardinal Dubois - a opposé un *non possumus*, aux théories du modernisme dégénéré en pratiques subversives. La justice est si forte, que le seul fait de l'énoncer apporte déjà un soulagement, quand l'énonciation tombe de haut. Quiconque souffre d'une injustice - et il en est, contre l'Eglise de France, d'effroyables, *exquisita supplicia* - se sent réconforté par un propos juste, même tombé de lèvres humbles et simples. A plus forte raison, ce soulagement, d'origine divine, agit-il et pénètre-t-il, quand il émane des docteurs sacrés qu'illumine le Saint-Esprit. Sans rappeler le mot de Pascal sur «**la plus grande des persécutions» qui est le silence,** nous dirons simplement que l'articulation d'une vérité forte - et donc juste - commence la réparation de l'injustice ; elle rompt la solitude dans l'iniquité. Il en est de l'apparition du vrai comme de l'apparition du juste : on en demeure secoué et ébloui. Nous vivons au milieu d'une telle somme de mensonges, de préjugés, de poncifs, de conventions et d'iniquités !

Que si cette vérité, affirmée énergiquement par les Princes de l'Église, est en contradiction formelle avec les conclusions modernistes et les faux progrès intellectuels et philosophiques de la nouvelle école ; que si les adversaires du principe traditionnel et de l'autorité de l'Église nous accusent de régression, de retour au *Syllabus* contre lequel on est parti en guerre tout récemment encore - nous répondrons que **le *Syllabus***, évoqué et représenté comme une hydre aux libéraux et aux modernistes qui ne l'ont sans doute jamais lu, **est une remise en ordre - par Pie IX - des idées et des principes obscurcis depuis trop longtemps par les tempêtes libérales et révolutionnaires**. Nous répondrons que le *Syllabus* est un rappel des leçons du catéchisme, à l'usage de ces enfants du milieu de la vie que demeurent trop souvent les philosophes, les lettrés, les savants qui ne sont certes pas toujours des sages.

La fermeté de la doctrine n'est pas plus saisissante dans le *Syllabus*, que la fermeté des principes intellectuels par lesquels on étaye une doctrine. On peut dire que ce qu'il y a de plus élevé, de plus délié aussi, de plus exquis - *Exquisitus* - dans la pensée humaine, est inscrit dans ce pilori des propositions condamnées. Ce n'est certes pas le livre de l'élève, c'est le livre du Maître des maîtres, c'est le portique de tout enseignement laïc ou sacré.

Lumineusement et puissamment, le *Syllabus* a commencé d'agir dans le même temps que le Thomisme et la *Somme* reprenaient possession des jeunes intelligences, des plus fines comme des plus puissantes ; et la condamnation des Cardinaux, qui s'étend, d'une façon explicite, jusqu'au socialisme révolutionnaire, n'est pas autre chose que la confirmation du *Syllabus*, et le présage le plus heureux que la France ait eu depuis ses immenses sacrifices et ses dévastations politiques et sociales. Leur déclaration est un feu allumé sur les hauteurs suprêmes, mais un feu qui a réchauffé, dans la plaine, avec tous les catholiques pratiquants, tous les esprits généreux qui travaillent, dans tous les domaines, au relèvement de la Société.

Abbé Augustin Aubry,
Contre le Modernisme, Téqui 1927